

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Jeudi 25 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Jeudi 25 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conversation](#), [Europe](#), [Guerre](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Relation François-Dorothee \(Politique\)](#), [Révolution](#)

Relations entre les lettres

Collection 1849 (19 Juillet - 14 novembre) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?

Ce document *est une réponse à* :



[Paris, Mardi 23 octobre 1849, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1849-10-25

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Un homme d'esprit m'écrit ceci : « Ne trouvez-vous pas que tout ce qui se passe autour de Constantinople ressemble singulièrement aux préludes du partage de la Pologne ? Il y a même, quant à nous, analogie dans la position. » Il y aurait du vrai à cela, s'il n'y avait pas, partout en Europe, ce qui n'y était pas au milieu du dernier siècle, la révolution flagrante. Les gouvernements seraient fous aujourd'hui si, pour penser à l'ambition, ils oubliaient la révolution. A ce jeu-là, elle ferait plus de conquêtes qu'eux et leur ferait bientôt payer cher celles qu'ils croiraient avoir faites. Les gens d'esprit ont le défaut de courir après tous les feux follets qu'ils aperçoivent, et qu'ils prennent pour des lumières. Cela les empêche de voir le grand soleil qui est en haut, et qui leur montre le vrai chemin. Je ne m'étonne pas de vos terreurs ; je m'en déssole ; et à cause de ce que je leur trouve de fondé, et à cause de ce que je leur trouve d'exagéré. De la sécurité, le sentiment de la sécurité à Paris, vous n'avez pas pu y compter ; je n'ai pas à me reprocher de vous avoir rien dit qui pût vous tromper à cet égard. Aujourd'hui en France, il faut se résigner au fait et au sentiment de l'insécurité. Mais rien n'annonce des désordres prochains matériels et il y a tout lieu de croire que même survint-il quelques désordres de ce genre, il n'y aurait point de dangers pour les personnes, surtout pour les personnes étrangères, surtout point de dangers si prompts qu'ils fussent imprévoyables et indétournables. Il ne faut donc ni s'endormir ni perdre le sommeil. Quel ennui d'être loin et de ne pas avoir avec vous, sur ce point là encore plus que sur tout autre, ces conversations infinies où à force de se tout dire, on finit par atteindre ensemble à la vérité et pas s'y reposer ! Enfin dans trois semaines nous en serons là. J'attends assez impatiemment ce qui a dû se passer hier à l'assemblée à propos de Napoléon Bonaparte qui a dû se plaindre qu'on mît de côté sa proposition sur le rappel des bannis pour ne s'occuper que de celle de M. Creton. C'est le second défilé du moment à passer. Si on le passe à l'aide de ces quelques paroles du rapport sur la proposition de M. Creton : ne pas prendre, en considération, quant à présent, et avec regret, on s'en sera tiré à bon marché. Avec qui et avec quoi le Président. ferait-il son coup d'état impérial avant la fin de l'année ? Je comprends qu'il ait besoin d'argent ; mais pour se procurer de l'argent, il faut, ou une assemblée qui vous le donne de gré, ou des soldats qui le prennent, pour vous, de force. Je ne vois à sa disposition ni l'un ni l'autre moyen. Il est vrai qu'à Strasbourg et à Boulogne, il ne les avait pas non plus ni l'un ni l'autre, à cela, je n'ai point de réponse, sinon qu'à Strasbourg et à Boulogne, il n'a pas réussi. Il s'appelait pourtant Louis Napoléon comme aujourd'hui. C'est beaucoup un nom ; ce n'est pas toujours assez.

Onze heures

Votre lettre d'aujourd'hui me plaît, politiquement et personnellement. Ne vous fatiguez pas. Adieu, adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 25 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-10-25.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle).

Consulté le 16/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3201>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 25 oct. 1849

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2584
Indi 25 21^{re}
M^r Richer. Bruxelles, le 20^o oct^o 1849
7 heures.

Un homme d'esprit m'écrit ceci:
« Ne trouvez-vous pas que tout ce qui se
passe autour de Constantinople ressemble
singulièrement aux préliminaires du partage
de la Pologne ? Il y a même, quant à nous,
une analogie dans la position »

Il y aurait du vrai à cela s'il n'y
avait pas, partout en Europe, ce qui n'y
était pas au milieu des derniers siècles,
la révolution flagrante. Les gouvernements
seroient fous aujourd'hui si, pour penser
à l'ambition, ils oublièrent la révolution.
À ce jeu là, elle ferait plus de conquêtes
qu'eux, et leur ferait bientôt payer cher
celles qu'ils croiroient avoir faites.

Les gens d'esprit ont le défaut de
courir après tous les feux follets qu'ils
aperçoivent et qu'ils prennent pour de
la lumière. Cela les empêche de voir le
grand soleil qui est en haut et qui leur

montre le vrai chemin.

Je ne méfiance pas de vos terreurs; je m'en débats; et à cause de ce que je leur trouve de fonde, et à cause de ce que je leur trouve d'espérance. De la sécurité, le sentiment de la sécurité à Paris, vous n'avez pas pu y compter; je n'ai pas à me reprocher de vous avoir rien dit qui pût vous tromper à cet égard. Aujourd'hui en France, il faut se résigner au fait et au sentiment de l'insécurité. Mais rien n'a mené de, d'ordres prochains, matériels, et il y a tout lieu de croire que, même survint-il quelque désordre de ce genre, il n'y aurait point de danger pour les personnes, surtout pour les personnes étrangères, surtout point de danger si prompts qu'ils fussent impré-
voyables et indétournables. Il ne faut donc ni s'endormir, ni perdre le sommeil. Quel ennui d'être loin, et de ne pas avoir avec vous, sur ce

point là encore plus que sur tout autre, 3 conversations infinies où, à force de se tout dire, on finit par atteindre ensemble à la vérité et par s'y reposer! Enfin dans trois semaines, nous en serons là.

J'attends avec impatience ce qui a dû se passer hier à l'assemblée à propos de Napoléon Bonaparte qui a dû de plaindre qu'on mit de côté la proposition sur le rappel des bannis pour ne s'occuper que de celle de M. Croton. C'est le second défi du moment à passer. Si on le passe à l'aide de ce, quelque parole, du rapport sur la proposition de M. Croton, ne pas prendre en considération, quant
à présent, et avec regret, on s'en sera tiré à bon marché.

Avec qui et avec quoi le Président ferait-il son coup d'état impérial avant la fin de l'année? Se comprendrait-il ait besoin d'argent; mais pour se procurer de l'argent, il faut ou une assemblée qui vous le donne de gré, ou des soldats qui le prennent, pour vous, de force. Je

de voir à la disposition ni l'un ni l'autre
moyen. Il est vrai qu'à Strasbourg et à
Boulogne, il ne les avait pas, non plus, ni
l'un ni l'autre. À cela, je n'ai point de
réponse, sinon qu'à Strasbourg et à
Boulogne, il n'a pas réussi. Il l'appelait
pourtant Louis Napoléon comme aujourd'hui.
C'est beaucoup un nom; ce n'est pas
toujours assez.

très humble.

Votre lettre d'aujourd'hui me plaît, politiquement
et personnellement. Ne vous fatiguez
pas. Adieu, adieu, adieu.